

l'éclat des lumières et des toilettes.

Jean, au contraire, d'un regard clair et net qui embrassa l'ensemble et les détails de la fête.

C'était véritablement ainsi qu'il se figurait le monde : lumière, parfum, parure, réunion, joie.

A leur entrée dans le salon il y eut un murmure.

Les deux enfants étaient admirables et ridicules.

Mais il résulta de l'examen de leur toilette qu'en effet Roger d'Armagnac s'était ruiné.

Aux premiers accords de la musique, Jean dit à sa mère :

— Avec qui dois-je danser ?

— Le choix t'est permis, lui répondit Anne.

A ce mot Jean resta suffoqué d'émotion.

Ses yeux parcoururent le cercle brillant des danseuses.

Il arrêta enfin son choix sur une femme d'un certain âge, vêtue de velours, et qui avait la tête surchargée de plumes et de fleurs. Ce costume lui parut admirable. Ce fut avec une gravité extrême qu'il s'avança de son côté, et ce fut avec beaucoup d'emphase qu'il lui demanda une contredanse.

Sa tournure et son langage firent sourire et chuchotter.

La femme à laquelle il s'adressait, coquette de quarantième année, refusa de danser avec un collégien, et Jean, repoussé, se réfugia derrière sa mère, en pensant que peut-être cette femme avait trouvé ses façons vulgaires. Il maudit sa timidité, et résolut de mieux agir à la contredanse suivante. Il s'avança donc vers la plus jeune fille qui, n'étant pas engagée, accepta, malgré le ridicule des attitudes et du langage de Jean.

Mais Anne, qui ne connaissait pas son fils, le vit là pour la première fois. Elle l'entendit parler des beaux temps de la chevalerie et des troubadours.

Elle fut dans un inexplicable étonnement. Elle vit les sourires que provoquaient tant de jeunesse et d'ardeur. Elle recueillit les moqueries dont son fils fut accablé. Elle vit, sans pouvoir l'empêcher, qu'on l'appelait, qu'on le faisait parler, et qu'il se donnait en spectacle à cette assemblée avec une candeur sans égale.

Seul, un vieux conseiller, ancien ami de Roger d'Armagnac, s'approcha d'Anne et lui dit :

— Ces femmes stupides se moquent de Jean ; Jean est un enfant admirable, et je vous prédis qu'il sera un homme d'un grand esprit et d'un grand cœur.

Une jeune fille, Thérèse de Trencavel, placée près d'Anne en attendant parler ainsi le vieux conseiller, s'écria :

— Ah ! Monsieur c'est bien vrai !

Puis, confuse de n'avoir pu retenir cette parole, elle s'esquiva.

Quant à Anne, elle ne sut pas si le vieux conseiller avait parlé sérieusement, ou s'il s'était moqué plus ouvertement que les autres. Elle finit par s'arrêter à cette dernière hypothèse, rappela Jean en même temps que Marie, et se retira.

Jean eut à subir les remontrances sévères qu'Anne lui fit durant le retour. Après lui avoir suffisamment reproché l'inconvenance de ses manières et l'extravagance de son langage, elle termina en lui annonçant pour les jours suivants l'arrivée de son oncle, du frère de son père, de Gaston d'Armagnac.

— Où avez-vous pris, lui dit-elle, les façons que je vous ai vu déployer ce soir ? De quelle cour d'amour avez-vous entretenu vos danseuses, qui ne savaient comment cacher le rire qui les étouffait. Vivons-nous, je vous prie, au temps de la chevalerie française ? Apprenez que nous vivons à une époque où une seule chose importante : c'est de se faire une position. Avec cela, ayez de la probité, et ne cherchez pas autre chose. De quelles extravagances vous êtes-vous rempli la tête, et cela à mon insu, dites-moi ? Où avez-vous puisé les admirables discours qui ont fait ce soir la joie de vos auditeurs ? Songez, ajouta Anne, avec un regard froid qui tomba d'aplomb sur les yeux de

son fils, que vous devez être magistrat. Ceci m'a été recommandé par votre père. Songez aussi que vous êtes sans fortune. Votre père n'avait rien ; ce que nous possédions venait de mon chef, et rien ne peut vous en revenir qu'à ma mort.

Ici Anne s'arrêta, et ce dernier mot dans sa bouche produisit sur Jean un effet terrible ; il lui sembla qu'elle était morte déjà. Il y chercha une âme qu'il ne trouva pas et se crut en présence d'un spectre.

L'arrivée de son oncle Gaston lui parut redoutable. Ce vieillard aveugle, qu'il se représentait aussi froid que sa mère et aussi inflexible que son père, acheva de le terrifier.

Marie, témoin de cette scène où son frère ne parla pas, où il renferma en lui-même ses impressions et ses réflexions, resta intimidée et tremblante devant sa mère, assis devant-elle avec raideur dans sa robe de satin fanée boutonnée sous le menton.

Anne en présence des mouvements vifs et légers de ses enfants, éprouvait une impression singulière, il lui semblait, en les voyant ainsi, qu'il se faisait une dépense inutile de quelque chose.

Anne, de même qu'elle avait peu à peu supprimé l'élégance de la toilette de Marie, de même qu'elle avait supprimé le diadème de roses blanches, aurait supprimé volontiers tous ces mouvements d'ardeur qui échappaient à leur jeunesse. L'amour maternel avait pris chez elle une forme particulière ; exclusivement occupée de la santé de ses enfants, elle leur enseignait une probité rigoureuse et exigeait une exactitude ponctuelle dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux ; mais ses soins et ses attentions tournaient autour de l'âme sans l'atteindre jamais.

Quant à elle, son âme paraissait sans cesse plongée en un lieu mystérieux où on la sentait ardente à quelque proie cachée, où on la sentait en contemplation de quelque idole muette ; et quand l'examen se prolongeait, quand on essayait de pénétrer plus avant, on sentait l'impression, le goût de la mort ; on n'en sentait pas la majesté, on en sentait le froid. Son visage impassible, qui semblait mort, portait cependant l'empreinte d'un combat intérieur violent dans lequel on la sentait vaincue et heureuse.

Quelle passion cachée dévorait donc aussi cette femme, si froide, si méthodique, si compassée, si rigide et en apparence si irréprochable.

Cette passion, quelle qu'elle fût, ne paraissait agir qu'intérieurement sur cette âme. Les désordres que toute passion produit n'éclataient pas au dehors, les esprits vulgaires auraient vu dans la régularité de sa vie une garantie.

On disait d'elle :

— C'est un esprit sage et droit.

Les mêmes gens qui la disaient sage, ajoutaient :

— Quelle singulière chose qu'une femme aussi froide, aussi mesurée, aussi maîtresse d'elle-même, ait un fils aussi peu semblable à elle ? Ce jeune homme est fou, exagéré, sans réflexion et sans mesure. C'est un cerveau brûlé, une tête folle, un enfant que les passions entraîneront de bonne heure. Il est inconstant, léger, il court comme un fou au devant de vous, et, au moindre mot qui ne lui convient pas, il vous quitte et ne se souvient plus jamais de vous avoir vu.

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant